L'opinion d'Antoine et celle de Bernstein

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'effort cinégraphique suisse = Schweizer Filmkurier**

Band (Jahr): **- (1932-1933)**

Heft 27-28

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-733890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Gaby Morlay, Lil Dagover, Dolly Davis, Madeleine Renaud, Jean Marchat, etc., et d'autres encore.

Est-il permis de me désoler ici d'une chose ? De me désoler de l'interprétation des pièces de théâtre vouées à l'écran. J'en ai vu quelques-unes et j'en fus, je dois le dire, singulièrement déçu. Textes massacrés, intrigues déviées, bref, méconnaissance de l'œuvre première. N'y aurait-il pas de créateurs vrais et d'auteurs écrivant pour l'écran et n'est-ce pas là un aveu d'impuissance de la part du cinéma ! Vivons donc chacun notre vie propre.

Il me plaît de signaler ici, en terminant, un fait bien rare à notre époque de lutte entre théâtre et cinéma. Il me plaît — dis-je — de signaler les excellentes relations que j'ai avec le bel établissement cinématographique, voisin du Théâtre, « Le Capitole », que dirige avec une réelle compétence M. Brum. Ce directeur intelligent et avisé « travaille » en pleine union avec le Théâtre municipal et s'ingénie à composer ses programmes d'entente avec ceux du Théâtre. Je lui communique mes projets et il me communique les siens. N'est-ce point là le terrain sur lequel nous devrions vivre ? Seulement chez beaucoup l'intelligence n'est pas toujours la sœur de l'habileté.

Il est grand temps que je termine cet article, cela va paraître bien long peut-être aux lecteurs de cette Revue.

Je m'excuse d'avance d'avoir, dans ces quelques lignes, répondu si imparfaitement au titre de cet article et si, par hasard, quelques amateurs de cinéma passent à Lausanne, qu'ils viennent voir l'atmosphère du Théâtre municipal, il comprendront peut-être plus facilement que j'aie, malgré tout, confiance dans l'art de la scène et que je persiste à dire que théâtre et cinéma sont deux arts totalement différents et qui doivent chacun vivre leur vie. Le théâtre a pour lui des chefs-d'œuvre impérissables ; le cinéma a pour lui l'actualité !...

Le Congrès s'amuse a coûté des centaines de mille francs ; Molière écrivit *L'Avare* de sa pauvre plume...

BÉRANGER.

Quand on n'y comprend goutte...

Après avoir, tout de même, consacré quelques lignes élogieuses à « Fanny », le superbe film de Pagnol, un certain R. O.[1] écrivait dernièrement dans un organe religieux protestant de Genève ce qui suit :

Mais le public ? Ah ! ce public d'habitués du cinéma, quelle pitié Le rire bête, *qui*[2] ne s'attarde *qu'à* ce *qui* est le plus gros, le plus vulgaire, *qui* semble ne désirer *que* cela. *Qui* est déçu *quand* arrive l'idée belle, ou même tout simplement une idée *quelconque*. *Qui* attend le piment douteux, et ne comprend pas *qu'*on ne lui en donne pas constamment. Des rires semi-hystériques de femmes *qui* semblent vouloir se faire pardonner de n'être pas à la hauteur des hommes lors*qu'ils* sont grossiers. Oui, *quel* public, et *quelle* satisfaction profonde l'acteur doit éprouver à jouer pour lui, à être si bien compris !

Arrêtons là cette citation. On savait que le cinéma comptait, à côté de fanatiques, pas mal d'ennemis. Aujourd'hui, l'on s'en prend au public fréquentant les salles obscures. Or, le monsieur qui signa le magnifique morceau de haut style ci-dessus — où les qui-quand-que-quoi s'entrelacent et se succèdent avec une charmante fantaisie — ne semble pas briller par une haute intelligence et une psychologie transcendentale des foules. « Fanny » lui plaît, il l'admire, il le dit par ailleurs — avec des restrictions du reste quant aux truculences du langage marseillais — mais, tôt après, il vilipende le public assez ignoble pour applaudir ce film. C'est à n'y rien comprendre, et sans doute lui-même n'y comprend-il rien. Il oublie que ce public, c'est lui, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde. Seul ce monsieur-là avait le droit de trouver du plaisir à ce spectacle. Et si les autres en éprouvent, ce sont de vilains bougres, des âmes damnées, des imbéciles, des ilotes privés de sens moral et de raisonnement, puisqu'ils rient de ce qui est drôle, et pleurent de ce qui est triste. Peut-être ce monsieur-là — qui est pasteur à son ordinaire — rit-il de la douleur d'autrui et souffre-t-il de sa joie, par désir de se singulariser ? On peut se le demander, après un jugement si méprisant et peu chrétien.

JEST.

[1] (Ne pas confondre avec un héros !)
[2] C'est nous qui soulignons.

L'opinion d'Antoine et celle de Bernstein

On peut lire, dans un des derniers numéros de « Candide », une déclaration réjouissante — pour les amis du cinéma ! — d'Antoine, le maître incontesté du théâtre français : « Les gens vont au cinéma maintenant, tous les gens, sans exception. Moi, j'y vais ; c'est tout dire. Et je m'amuse bien plus qu'au théâtre. Oui, moi, Antoine. Dès que j'ai une soirée libre, dès que je ne suis pas forcé d'aller au théâtre, je vais au cinéma. Il n'y a pas un seul film important que je n'aie vu. »

Et Antoine n'est pas l'exception. Quantité de gens qui honnissaient, ou feignaient d'ignorer le cinéma, ne le méprisent plus, vont voir ses œuvres, en discutent — souvent à tort et à travers.

Mais alors, la crise ?

Elle ne provient pas du manque de spectateurs, mais bien plutôt du fait — et j'en trouve la preuve dans nos villes suisses — du trop grand nombre de salles. Quand les magasins de chaussures se touchent, il y a dispersion de la clientèle. *Trop* de salles de cinémas, en dépit de l'augmentation des spectateurs, produit le même effet. Résultat, presque toutes les salles végètent et ne comblent les déficits qu'avec les représentations des samedis et dimanches. Néanmoins, gageons que des capitalistes croyant faire un bon placement en construiront encore !

E.

* * *

Une des transformations que M. Bernstein reproche aux adapteurs de *Mélo* a trait aux culbutes — manifestations saugrenues peut-être, mais dénotant un état d'esprit morbide — que l'héroïne, en l'espèce la charmante Gaby Morlay, exécute sur la descente de lit de son époux malade. Elle le trompe, cet époux, avec une ardeur coupable... et aussi — pourquoi le cacher ? — avec son meilleur ami, selon la coutume romanesque. Alors, ça la chagrine à un tel point, cette femme, de tromper ainsi son mari, qu'elle se livre devant lui à ces ébats acrobatiques avant que de s'aller mettre en Seine... Or, M. Bernstein n'aime pas les femmes qui font la culbute sur une descente de lit. Semblable exercice le choque, et il le signifie au monde attentif, en termes amers et réprobateurs.

Et pourtant, dans ses pièces de théâtre, ses héroïnes ne s'occupent-elles pas exclusivement qu'à cela ? Il est vrai, reconnaissons-le, qu'il y a culbute et culbute, et qu'aux yeux du moraliste averti, et surtout du dramaturge en furie, celle-ci ne vaut certes pas celle-là...